Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 27 (2001)

Heft: 2

Artikel: Le journalisme : une invention moderne et anglo-américaine

Autor: Chalaby, Jean K.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814124

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Journalisme : une invention moderne et anglo-américaine*

Jean K. Chalaby**

1 Introduction

Il est généralement admis que le journalisme est né en même temps que la presse en Europe au cours du 16e siècle (voir, par exemple, Golding et Elliott, 1979, 21–28; Stephens, 1988, 156–167). Cet article essaye de montrer qu'il est une invention plus moderne et apparaît au 19e siècle avec la formation du champ journalistique. Ce n'est qu'à la suite de l'émergence de ce *champ de production discursive* que la presse a produit un discours qui lui est propre, le journalisme, et que les journalistes ont adopté des normes et des valeurs discursives spécifiques à leur profession. Le journalisme est donc né quand l'écriture de presse s'est caractérisée par des pratiques et des stratégies discursives particulières, telles que l'interview, différentes de celles utilisées dans les champs littéraire ou politique. Il se doit, tout du moins dans sa forme classique, d'accorder en outre une importance prépondérante à l'information et aux moyens de la récolter. Cela conduit notamment au développement de pratiques discursives, telles que le reportage, qui privilégient les faits – l'information – au détriment des opinions et émotions du narrateur.

Suivant cette thèse, le journalisme apparaît au 19e siècle dans les grands centres urbains des Etats-Unis et de l'Angleterre (essentiellement New York et Londres). C'est dans ces villes que la presse s'est industrialisée le plus rapidement et que s'est formé un champ journalistique relativement indépendant des partis politiques et des cercles littéraires.

La première partie de cet article se concentre sur l'émergence aux Etats-Unis et en Angleterre de pratiques discursives caractéristiques du journalisme et sur la manière dont elles ont été reçues et adaptées en Europe, en prenant l'exemple de la France. La deuxième partie tente de discerner les raisons pour lesquelles le journalisme est d'abord apparu dans les pays anglo-saxons.

La comparaison entre les presses anglo-américaine et française a surtout pour objectif de démontrer la rapide évolution du journalisme dans les pays

* Cette recherche a été subventionnée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, que l'auteur remercie de son soutien. L'auteur remercie également Marie-Salomé de Tscharner pour la préparation du manuscrit.

** Dr. Jean K. Chalaby, Department of Sociology, City University, Northampton Square, London EC1V 0HB, Royaume-Uni, Tel: + 44 – 20 – 7477 0151, Fax: + 44 – 20 – 7477 8558, E-mail: j.chalaby@city.ac.uk.

anglo-saxons par rapport à d'autres pays où l'évolution discursive de la presse a été plus lente.

D'un point de vue sociologique, cet article est une contribution à l'analyse de la genèse d'une formation discursive, le journalisme. J'ai étudié ailleurs comment la naissance d'un champ journalistique en Angleterre a transformé le discours de la presse anglaise pendant la seconde moitié du 19e siècle (Chalaby, 1998). Ici il est traité des transformations des pratiques discursives elles-mêmes, selon la thèse, sur laquelle s'appuie cet article, que la formation du champ journalistique a eu un impact prépondérant sur le discours de la presse en Angleterre et aux Etats-Unis, et que les pratiques discursives propres aux journalistes n'ont émergé que suite à la constitution de ce champ et à sa lente quête d'autonomie par rapport aux champs politique et littéraire.

2 Les Innovations discursives de la presse anglo-américaine

La comparaison des presses américaine, anglaise et française au 19e siècle permet de constater que c'est aux Etats-Unis et en Angleterre qu'est née la conception moderne du journalisme, faisant de l'information la matière de base du quotidien, et développant sa capacité à rassembler et gérer cette information. En outre, les pratiques discursives proprement journalistiques, telles que le reportage et l'interview, ont été aussi développées par les journalistes anglo-américains. Elles ont été importées en France, où elles ont transformé le discours de la presse.

2.1 L'Information comme concept anglo-américain

Dès le début du 19e siècle, plusieurs observateurs avaient remarqué la supériorité de la presse anglo-américaine sur la française en matière d'information. Alexis de Tocqueville, puis Emile Montégut dans les années 1850, notaient la place considérable qu'occupait l'information dans la presse anglo-américaine (Tocqueville, 1961, 275–286; Montégut, 1856, 562–567). Prévost-Paradol comparait la presse anglaise, dont le caractère le plus important, « c'est l'étendue et l'exactitude habituelle de ses informations », à la presse française, « en général mal informée » (Prevost-Paradol, 1858, 188–197).

Ces propos étaient justifiés. Une première comparaison entre la presse française et anglo-américaine, du début du 19e siècle à la Première Guerre Mondiale, confirme les points suivants :

- L'information était plus abondante et plus fraîche dans les journaux anglais et américains que français.
- Les journaux anglais et américains publiaient plus d'information étrangère, en provenance de sources plus diverses et d'un plus grand nombre de pays, que les quotidiens français.

- Les articles des presses anglaise et américaine étaient en règle générale plus centrés sur l'information que ceux de la presse française. Alors que dans celles-là l'interprétation des événements était confinée aux éditoriaux, en France le même article contenait souvent à la fois l'exposition des faits et les commentaires du journaliste. De plus, dans la presse française, une plus grande proportion d'articles était exclusivement consacrée au commentaire politique.
- Les opinions politiques étaient plus marquées en France, et elles étaient plus susceptibles d'influencer la sélection des nouvelles et le traitement même de l'information.

Ces observations peuvent être étayées de la manière suivante : il apparaît premièrement que les quotidiens anglo-américains comprenaient plus de pages que les journaux français. Pendant presque tout le 19e siècle, les journaux français ne faisaient guère plus de quatre pages. En 1885, *le Figaro* était le premier journal à sortir sur six pages, suivi à la fin des années 1890 par les quatre grands quotidiens populaires (*le Petit Journal*, *le Petit Parisien*, *le Journal* et *le Matin*) (Palmer, 1983, 308). En Angleterre, le *Daily Telegraph*, le *Standard* ou le *Times* comptaient déjà un minimum de huit pages dans les années 1870, et leur format pouvait atteindre 16 pages les jours de petites annonces.

L'augmentation de l'épaisseur des journaux s'explique en partie par le fait qu'à cette époque les quotidiens anglais et américains entraient en concurrence sur la base de la fraîcheur et de l'étendue de leur information. De fait, au côté des petites annonces, l'essentiel de leur espace était consacré aux nouvelles politiques, financières et commerciales. Tous les grands propriétaires de presse anglo-saxons, James Gordon Bennett, puis Hearst et Pulitzer à New York, de même que John Walter II, Edward Lawson et Northcliffe[3] à Londres, attachèrent toujours la plus grande importance à l'information et misèrent beaucoup, dans leur rivalité commerciale, sur leur capacité à obtenir et diffuser plus de nouvelles que leurs rivaux. Dans ce but, ils développèrent d'impressionnants moyens logistiques. Avant même l'arrivée du câble, ils utilisèrent les moyens de transport les plus variés (chevaux, bateaux, etc.) pour parvenir à publier des nouvelles inédites. Dès les débuts du télégraphe, ils engagèrent reporters et correspondants en grand nombre.

Les premiers correspondants étrangers américains arrivèrent en Europe dès les années 1840. Les décennies suivantes virent l'émergence des correspondants spéciaux et des correspondants de guerre. Les grands journaux américains en envoyèrent des dizaines couvrir la Guerre Civile (63 pour le seul *New York Herald*)

3 James Gordon Bennett était le propriétaire et l'éditeur du New York *Herald*, fondé en 1835; Joseph Pulitzer éditait le New York *World*; William Randolph Hearst fonda un empire de presse aux Etats-Unis au début du 20e siècle; John Water II développa le *Times* de Londres; Edward Lawson fut le propriétaire du *Daily Telegraph*, le grand journal londonien de la 2e moité du 19e siècle; Northcliffe fonda un empire de presse en Angleterre qui comptait en 1922 quatre journaux nationaux (dont le *Times*), 17 journaux de province et une centaine de périodiques.

(Stephens, 1988, 248). Dès lors, des reporters américains se trouvèrent sur tous les lieux de bataille du globe, de la guerre de Crimée au conflit russo-japonais en 1904 (Mott, 1962, 580).

En Angleterre, c'est le *Times* qui disposait du plus grand contingent de correspondants étrangers, 19 en 1857 (The Office of *The Times*, 1939, 568). Une telle équipe était au-dessus des moyens de ses rivaux, qui avaient tout de même la capacité financière de couvrir les grands conflits. Ainsi, tous les journaux londoniens envoyèrent des correspondants suivre la guerre de Crimée et le conflit franco-allemand de 1870 (Grant, 1871, 247–259).

En France, le premier journal à mettre sur pied une modeste équipe de correspondants fut *le Temps*, dans les années 1870, et il resta le seul, jusqu'à la Première Guerre Mondiale, avec *le Journal des débats*. En matière d'information étrangère, l'infériorité de la presse française par rapport aux quotidiens anglo-américains ressort nettement d'une enquête réalisée par la *Revue bleue* auprès des journalistes étrangers en poste à Paris. Si certains louent le caractère « brillant » des quotidiens parisiens, presque tous mentionnent le « parisianisme » de la presse française, la rareté et le manque de fiabilité de ses informations étrangères, la supériorité de la presse anglo-américaine en la matière et le fait que, pour la plupart des journaux français, la presse anglaise constitue la principale source d'information sur l'étranger (Loliée, 1902, 1903).

En Angleterre et en Amérique, le droit pour les journalistes de suivre et de publier les débats du Parlement et du Congrès contribua au développement de la profession de reporter. Dès la fin du 18e siècle, les principaux journaux londoniens disposaient de leur équipe à Westminster. Dans les années 1830, une soixantaine de reporters suivaient les débats depuis la Reporters' Gallery de la House of Commons, et leur nombre en fut porté à 100 au cours des années 1870 (Grant, 1871, 171–172). Tel ne pouvait pas être le cas en France, puisque la publication des débats était toujours restreinte sous le Second Empire. Ce n'est qu'après la réforme de 1860 que les journaux ont été autorisés à publier ceux de l'Assemblée. Mais obligation était faite de les publier *in extenso*, et selon le compte rendu officiel du *Moniteur* (Choisel, 1980).

Dès le début du 19e siècle aux Etats-Unis, et au milieu du siècle en Angleterre, les journaux étendirent leur champ d'investigation. Ils engagèrent des correspondants spécialisés pour la finance et les différents tribunaux, et envoyèrent également des reporters couvrir les rendez-vous de la haute société (le début des *society news*) et les rencontres sportives.

L'extension du champ de l'information favorisa le développement de la profession de reporter. Dans les années 1850, un journal new yorkais employait entre 10 et 20 reporters (Emery et Smith, 1954, 387). Leur nombre dans les rédactions augmenta encore considérablement au cours des décennies suivantes, au point qu'un contemporain qualifia la fin du siècle d'« époque du reporter » (Schudson, 1978, 65).

A la fin du 19e siècle, la hausse des salaires des reporters américains témoigne de l'amélioration de leur statut au sein des rédactions (ibid., 69). L'importance de la profession dans le journalisme anglo-américain, et celle de l'information en général, se reflète également dans le fait que les éditeurs et propriétaires des journaux les plus prestigieux, Bennett, Dana, Pulitzer et Hearst aux Etats-Unis, Northcliffe en Angleterre, avaient été reporters au début de leur carrière.

Les reporters français durent attendre l'entre-deux-guerres avant d'acquérir la légitimité journalistique de leurs collègues anglo-saxons. Lorsque les quotidiens parisiens commencèrent à en employer, vers les années 1870, le mot anglais fut utilisé pour désigner ces nouveaux venus. Pendant de nombreuses années, ils formèrent la couche inférieure de la profession et furent traités avec condescendance. En fait, la profession de reporter avait mauvaise réputation avant même d'être admise dans les rédactions françaises. En 1836, un article sur la presse anglaise en parle en ces termes : « Le *reporter* est le type du journaliste anglais, espèce de greffier qui se regarde comme chargé de dresser procès-verbal des événemens [*sic*] » (Faucher, 1836, 684). Trente ans plus tard, le Larousse en fait une description à peine plus flatteuse : « toujours à l'affût des nouvelles, les premiers arrivés sur les champs de course ou sur les théâtres d'incendie [...] prenant des notes sur les enfants brûlés, les maris battus, les passants écrasés » (in Voyenne, 1985, 149).

La presse anglo-américaine fit également une utilisation plus intensive des dépêches d'agence que la presse française. Dès le début des années 1850 aux Etats-Unis, au cours de la décennie suivante en Angleterre, la plupart des quotidiens publiaient jusqu'à plusieurs colonnes de dépêches d'agence par jour. En France, celle-ci ne se généralisa dans les journaux que vers la fin des années 1870 pour les nouvelles françaises, et vers le milieu des années 1880 pour l'information étrangère (Palmer, 1983, 40).

Dernier signe de la supériorité anglo-américaine en matière d'information, les journaux anglais en constituaient la source inépuisable pour la presse française. Jusqu'à la fin du 19e siècle, Havas a traduit et envoyé des résumés des quotidiens londoniens à ses clients français. Pour casser le monopole Havas, certains journaux ont finalement conclu des accords avec des quotidiens anglais. Le *Matin* par exemple s'engagea en 1898 pour £ 6000 par année auprès du *Times* (ibid., 209).

Ainsi, au 19e siècle, la presse anglo-américaine et la presse française diffèrent dans leur rapport à l'information. En Angleterre et aux Etats-Unis, elle prend une place centrale dans les journaux qui, en France, y attachent moins d'importance et surtout y consacrent moins de ressources. Les quotidiens anglais et américains se transforment en formidables machines à rassembler, gérer et diffuser l'information.

Les éditeurs et propriétaires de journaux anglo-américains ne se sont pas contentés de consacrer d'énormes ressources à l'information, ils ont aussi développé des pratiques discursives adaptées à sa collecte et à sa diffusion qui ont donné au journalisme sa spécificité en tant que formation discursive relativement homogène et qui en ont fait un genre discursif à part entière.

2.2 L'Invention des pratiques discursives centrées sur les faits

De même qu'ils ont développé la conception moderne de l'information, les journalistes américains et anglais ont inventé les pratiques discursives centrées sur les faits (*fact-centred discursive practices*) qui peuvent être considérées comme journalistiques dans la mesure où leur genèse et leur usage ont été déterminés par des normes et valeurs conditionnées par les règles du champ journalistique émergeant en Amérique et en Angleterre au cours du 19e siècle. Deux de ces pratiques sont le reportage et l'interview.

Le reportage[4] implique une double dissociation, au niveau discursif tout du moins, entre l'information et les opinions d'une part, entre l'information et les émotions du narrateur de l'autre.

Au début du 19e siècle, aux Etats-Unis comme en Angleterre, la différence a commencé à s'établir entre l'information et son commentaire, entre les faits et leur interprétation. Les journalistes se sont alors spécialisés dans l'une ou l'autre des activités, les opinions et commentaires explicitement partisans ont été progressivement confinés aux éditoriaux. Le *news report* est devenu la forme discursive principalement utilisée pour l'exposition des faits dont sont en principe exclus les jugements de valeur et les propos évidemment subjectifs.

La tradition journalistique française s'attache moins à distinguer information et opinions. Dans la presse française du 19e siècle, alors que plusieurs types d'articles, telle la chronique, privilégiaient le commentaire, il n'y en avait que peu exclusivement consacrés aux nouvelles. Dans presque tous les cas, la nouvelle et le commentaire étaient mêlés.[5]

Ainsi, alors que la presse anglo-américaine privilégiait le *news report*, l'article d'opinion conservait sa prééminence dans la presse française. Sans oublier qu'ils supposent tous deux une interprétation de la réalité, on constate qu'ils ont des formes narratives bien distinctes. Le premier s'articule autour des faits. Selon le principe de la pyramide inversée, l'article débute avec le fait le plus important pour terminer dans les détails. Quant au second, son principe organisateur, c'est l'interprétation des événements par le journaliste : il est basé sur une opinion, plus ou moins savante, qui tient compte des faits selon les besoins de l'argumentation.

La seconde dissociation imposée par le reportage est celle entre l'information et les émotions du narrateur. Le style du reportage est impersonnel et implique une neutralité de point de vue. Les reporters s'abstiennent de manifester leurs sensations et décrivent les événements sans préciser leurs impressions. C'est le contraire de certains genres littéraires qui admettent l'élaboration d'un texte à

4 L'anglais donne la possibilité de distinguer entre «reporting», ou l'acte de rapporter les faits, et le « news report », l'article lui-même.

5 Bien que cela soit une évolution récente, la distinction entre information et opinion tend également à s'estomper dans la presse anglo-américaine, grâce à la mode du reportage engagé.

partir de la perspective de l'auteur. Ce phénomène de dissociation est particulièrement manifeste lorsque les reporters sont les témoins d'événements susceptibles de provoquer une forte réaction de leur part. Par exemple, Théodore Dreiser a raconté quelle peine il a eue à maîtriser ses émotions quand il assista au lynchage d'un esclave noir (Hughes, 1940, 95–98). Si le reporter doit apprendre à contrôler ses réactions, il ne peut en principe pas non plus laisser transparaître ses difficultés à le faire. Le reportage exige de l'écrivant qu'il se concentre sur les seuls faits et qu'il s'efface derrière eux.

Cette seconde dissociation donne au reportage son caractère éminemment moderne, puisqu'elle implique une distanciation entre le journaliste et sa production discursive. Il doit s'efforcer, parfois avec violence, toujours avec discipline, de séparer sensations, pulsions, de l'écriture. Il y a dans le reportage à la fois la force de la modernité, qui impose une rationalisation de la pratique discursive, et la force du champ, qui s'intercale entre l'écrivant et sa parole. D'ailleurs, ce procédé n'avait pas manqué d'impressionner ce même observateur français cité plus haut, qui écrivait à propos de la presse anglaise : «Cette habitude de prendre les faits pour des faits, et de les enregistrer à peu près sans critique, doit rendre les journalistes assez indifférens aux variations d'opinion. Ils jouent véritablement à la hausse ou à la baisse, et, comme des joueurs expérimentés, ils imposent silence à leurs sentimens. Si, par hasard, leur voix s'élève, ce n'est pas une émotion qui éclate en eux, c'est une impression qu'ils ont reçue du public et qu'ils lui renvoient» (Faucher, 1836, 684).

L'interview est une pratique qui permet à la fois de récolter l'information et de la diffuser, au besoin. C'est une invention américaine qui se développa dans la presse new yorkaise vers la fin des années 1830. La pratique en devint si courante que, dès les années 1860, un historien put signaler l'existence d'«interviewers» dans les quotidiens new yorkais (Grant, 1871, 427). A la fin du 19e siècle, l'interview était devenu « the central act of the journalist » (Schudson, 1994).

L'interview fut introduit au début des années 1880 en Angleterre, notamment grâce à William Stead. Le premier fut publié par l'éditeur de la *Pall Mall Gazette* en octobre 1883; il y en eut 134 l'année suivante (Schults, 1972, 63; Goodbody, 1988, 146). Il parvint à la même époque en France, où il se généralisa plus lentement, pour ne devenir pratique courante qu'au cours de l'entre-deux-guerres. Comme leurs homologues anglo-saxons, les politiciens français étaient réfractaires aux interviews. Mais contrairement à eux, ils purent résister plus efficacement à cette pratique car ils jouissaient d'un accès plus direct à la presse. Ils pouvaient donc soit écrire eux-mêmes leurs articles, soit exiger de certains journaux la reproduction *verbatim* de leurs discours.

Comme pour «reporter», le mot anglais «interview» fut introduit dans la langue française quand la pratique fut importée des Etats-Unis. Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, il apparaît en France en 1884.

3 Causes et origines des différences dans le développement du journalisme français et anglo-américain

La deuxième partie de cet article tente de comprendre pourquoi la presse anglo-américaine a été plus innovatrice que la française au cours du 19e siècle. Elle montre que les causes de cette évolution sont multiples et ont trait aux divergences culturelles, politiques et économiques entre ces pays.

3.1 Noblesse littéraire et journalisme en France

De nouvelles pratiques discursives purent émerger plus facilement en Angleterre et aux Etats-Unis qu'en France parce que l'influence du monde littéraire était beaucoup plus forte sur les journalistes français que sur leur collègues anglo-saxons.

Le journalisme en France a vécu dans son giron plus longtemps qu'aux Etats-Unis ou en Angleterre.[6] Jusqu'à la fin du Second Empire, les célébrités de la littérature française occupèrent les positions dominantes dans le monde de la presse. Balzac, Lamennais, Lamartine, Dumas et Hugo possédèrent et dirigèrent plusieurs journaux au cours de leur carrière. Quand le champ journalistique commença à se constituer et la presse à s'industrialiser, vers la fin du 19e siècle, les écrivains durent cesser d'être propriétaires et éditeurs, mais l'immense majorité d'entre eux resta intimement liée au monde de la presse, par exemple Gautier, Renan, Taine ou Zola, ce dernier ayant mené l'exemple-type de la double carrière de journaliste-écrivain (Mitterand, 1962). Même pendant l'entre-deux-guerres, *Paris-Soir*, un journal qui fut pourtant calqué sur les quotidiens populaires anglais et qui tirait à 1.8 million d'exemplaires en 1938, n'employait pas moins de 29 écrivains (dont 7 membres de l'Académie française) au sein de sa rédaction, dont Cendrars, Cocteau, Colette, Kessel, Mauriac, Saint-Exupéry et Simenon. Beaucoup collaborèrent de manière régulière au journal, et dans les genres les plus divers : reportage, analyse politique, billet quotidien, tribune libre, chronique, compte-rendu de procès, suivi des affaires policières, critique littéraire (Barrillon, 1959, 269–279).

La presse anglo-américaine ne faisait pas si grande consommation de talents littéraires, et les écrivains anglais et américains étaient d'une manière générale moins impliqués dans le journalisme. Les quotidiens anglais et américains concentrant leurs efforts sur l'information et privilégiant le *news report*, les pratiques littéraires s'y sont vite révélées inadéquates. De plus, la profession de journaliste ou de reporter est rapidement apparue comme une carrière spécifique, propre à un champ, et donc distincte de l'activité littéraire. En Angleterre, la seule personnalité

6 Plusieurs historiens soulignent l'influence déterminante de la littérature sur le journalisme français. Marc Martin estime que la « liaison étroite entre le journalisme et les lettres est une caractéristique du journalisme français du XIXe siècle » (Martin, 1997, 24). Thomas Ferenczi avance un argument similaire (Ferenczi, 1993, 1946).

littéraire à se lancer dans le journalisme fut Charles Dickens, qui devint éditeur du *Daily News* en 1846. Il abandonna son poste au bout de trois semaines, parlant de cette expérience comme d'une « brève erreur » (in Koss, 1990, 95–96). Pendant l'entre-deux-guerres, il eût été impensable que les journaux populaires anglais employassent autant d'écrivains que *France-Soir*. Les modes de lecture et d'écriture des événements que les quotidiens populaires anglais avaient adoptés n'étaient plus en rapport avec l'expérience que les auteurs pouvaient acquérir dans le champ littéraire.

Une autre conséquence de la position dominante du monde littéraire en France était que beaucoup de journalistes nourrissaient une ambition littéraire. Souvent, les jeunes journalistes ne voyaient dans la presse que la première étape d'une brillante carrière. Ils ne se lançaient dans le journalisme, considéré comme un vulgaire gagne-pain, que par dépit, et avec l'espoir d'en sortir. Même ceux qui avaient travaillé de longues années dans la presse ne perdaient pas facilement leurs illusions. Au faîte de leur carrière, journalistes célèbres et propriétaires enrichis écrivaient romans, comédies et drames historiques. Pendant les années 1860, Emile de Girardin ralentit ses activités de presse pour devenir auteur dramatique. Villemessant, qui avait gagné l'estime de ses pairs en tant que directeur du *Figaro*, écrivit des comédies.

Les parvenus du journalisme français ne se bornaient pas à écrire des livres. Le besoin de reconnaissance littéraire poussait certains d'entre eux à briguer les honneurs. Ainsi, nombreux sont-ils à avoir tenté d'obtenir des prix littéraires et posé leur candidature aux académies. La mention « de l'Académie française » équivalait à un titre de noblesse dans la presse parisienne et était toujours ajoutée avec ostentation à la signature.

Cette recherche de reconnaissance culturelle hors du champ journalistique montre que le capital et les valeurs littéraires y étaient reconnus en tant que tels. Cela signifie également que les effets de certaines institutions du champ littéraire (prix et académies) dépassaient leur champ d'origine pour s'étendre au journalisme.

En effet, en imposant la reconnaissance de la compétence littéraire au sein du champ journalistique, ces institutions contribuaient à y favoriser la carrière des possédants de titres littéraires. A l'inverse, en conférant un surcroît de légitimité à des journalistes, elles célébraient les formes les plus littéraires de la profession. Dans les deux cas, ces institutions incitaient les journalistes à acquérir une compétence littéraire (si elle n'était pas la raison même de leur entrée dans le champ), et influençaient les pratiques discursives en vigueur dans le champ journalistique.

Ainsi, d'une part, les genres journalistiques étaient hiérarchisés selon leur degré de « littérarité ». La chronique devint le type d'article le plus prestigieux, parce que le plus littéraire. C'est logiquement parmi les écrivains que se trouvèrent les chroniqueurs les plus en vue, comme, par exemple, Guy de Maupassant.

D'autre part, les journalistes français se situaient toujours par rapport à lui et manquaient rarement de se proclamer disciples de tel écrivain célèbre. Les plus cités étaient Balzac, Dumas, Hugo et Zola. Ces références à l'autorité littéraire ne représentent pas seulement des tentatives de légitimation culturelle. Beaucoup de journalistes essayaient d'imiter les modèles qu'ils citaient. On retrouve par exemple chez les reporters qui mentionnaient Dumas ou Hugo les tics stylistiques des romantiques, notamment l'emphase et le lyrisme.[7]

Ainsi, l'influence du monde littéraire a retardé le développement en France des pratiques discursives proprement journalistiques. En règle générale, les journalistes français continuèrent à faire de la littérature, alors qu'aux Etats-Unis et en Angleterre s'élaborait un mode discursif spécifique à la presse. En France, l'adoption de pratiques journalistiques fut même combattue par les détenteurs de capital littéraire, qui fustigeaient « l'américanisation » et le « newyorkheraldisme » de la presse française. Vers la fin du siècle, Zola regrettait que « [l]e flot déchaîné de l'information à outrance [ait] transformé le journalisme, tué les grands articles de discussion, tué la critique littéraire, [ait] donné chaque jour plus de place aux dépêches, aux nouvelles grandes et petites, aux procès-verbaux des reporters et des interviewers » (in Palmer, 1983, 92).

Le retard du journalisme français explique cependant l'influence considérable du journalisme anglo-américain en France. Dès les débuts de la presse moderne en France, le modèle de référence fut toujours anglais ou américain. Non seulement des pratiques et des conceptions journalistiques furent importées des Etats-Unis ou d'Angleterre, mais encore, dès le milieu du 19e siècle, les projets de presse français les plus novateurs étaient entièrement d'inspiration anglo-américaine. Emile de Girardin, souvent présenté comme l'inventeur de la presse populaire, fut toute sa vie durant un admirateur de la presse anglaise. Il s'était inspiré du *Times* de Londres pour fonder en 1836 son célèbre journal, *la Presse*, dont le financement était également en partie basé sur les petites annonces. En 1896, c'est le journalisme américain qui servit d'exemple aux fondateurs du *Matin*, le premier quotidien en France à attacher une importance primordiale à l'information et à organiser ses services et sa mise en page en conséquence. *Paris-Soir*, qui fut le seul succès de la presse française pendant l'entre-deux-guerres, était la copie conforme des quotidiens populaires anglais, dont il imitait jusqu'au nombre de colonnes et la dimension des photos.[8]

---

7 Deux courants littéraires ont eu une influence marquante sur plusieurs générations de journalistes français: le misérabilisme et le naturalisme. Influencés par l'oeuvre de Hugo et plus tard de Zola, ils multiplièrent les articles sur les conditions de vie des classes défavorisées, certains s'en faisant une spécialité, parmi eux Séverine et Albert Londres (Le Garrec, 1982; Assouline, 1982). Sur l'influence du naturalisme, voir également Martin, 1997, 68.

8 L'influence du journalisme anglo-saxon en France nous permet de noter que l'ascendant culturel anglo-américain dans le monde débute avec le journalisme au milieu du 19e siècle,

3.2 Causes politiques

La seconde série de raisons qui a retardé le développement du journalisme en France est d'ordre politique. Premièrement, les contraintes politiques sur la presse y subsistèrent plus longtemps qu'en Angleterre ou aux Etats-Unis. Le contrôle politique s'y exerça d'une manière presque continue jusqu'à la chute du gouvernement de l'Ordre Moral en 1877. Avant la loi de 1881, qui n'abrogea pas moins de 300 articles répartis sur 42 lois, le contrôle sur la presse était à la fois juridique (censure et lois sur la diffamation), administratif (enregistrement obligatoire des journaux, autorisation de publication et dépôt d'une caution) et économique (impôts divers sur les journaux).

Aux Etats-Unis, tout contrôle politique de la presse disparaît avec l'Indépendance en 1776. En Angleterre, la répression gouvernementale au cours du 19e siècle est exclusivement dirigée contre la presse des classes populaires et est essentiellement d'ordre économique (Wiener, 1969).

L'une des conséquences du contrôle politique de la presse en France fut de réduire la quantité d'informations publiables sans risques. Un manuel à l'usage des journalistes édité à la fin des années 1860 ne comptait pas moins de 269 mises en garde dont les journalistes devaient tenir compte s'ils voulaient éviter les tribunaux (Collins, 1959, 150). Ainsi, alors que la concurrence forçait les éditeurs anglo-saxons à accroître la quantité d'informations à disposition des lecteurs, les propriétaires de presse français étaient plutôt incités à la prudence dans ce domaine.

Une raison supplémentaire du développement plus rapide du journalisme dans les pays anglo-saxons est la codification efficace des luttes politiques dans ces pays. Aux Etats-Unis comme en Angleterre, ces luttes étaient confinées au bipartisme parlementaire. En France, les journalistes faisaient face à un univers politique plus complexe du fait que le champ des possibles était plus ouvert : il s'étendait du communisme au royalisme, pendant presque toute la durée de la IIIe République. Les principes que certains partis remettaient en question (la propriété privée et le suffrage universel) n'étaient pas tant discutés en Angleterre et aux Etats-Unis.

La codification des luttes politiques et le choix plus limité des idéologies dans les pays anglo-saxons y favorisa la naissance d'un consensus sur ce qu'est un fait ou une information, et permit aux journalistes anglo-saxons de créer l'illusion de l'objectivité, c'est-à-dire de la croyance que leur discours décrivait la réalité sans présupposé idéologique et indépendamment d'intérêts politiques, sociaux ou économiques.

---

alors que l'origine de cette hégémonie est souvent située au début du 20e siècle, avec la naissance de la culture commerciale de masse et les premiers succès du cinéma hollywoodien (Tunstall, 1977). Le journalisme est en fait la première forme culturelle anglo-américaine à vocation mondiale.

Dans le contexte politique français, les opinions et les idéologies ne pouvaient pas perdre de leur importance au profit des faits. Un consensus sur l'objectivité de l'information était rendu difficile par l'intensité des luttes idéologiques. Le point de vue politique créait l'événement, et la perception de celui-ci changeait radicalement suivant la grille de lecture adoptée.

Ainsi, ce contexte n'encouragea pas les journalistes français à adopter des pratiques et des normes d'un caractère plus journalistique. L'émergence d'un discours centré sur l'information fut d'autant plus difficile que cet environnement contribua à maintenir la plupart des quotidiens français dans le giron d'un parti. Jusqu'à 1914, 40 des 46 journaux parisiens étaient toujours étroitement associés à une famille politique dont ils défendaient le credo (Manévy, 1955, 142–144). Même si le tirage des quatre grands journaux populaires comptait pour la moitié de celui des quotidiens parisiens, la presse française dans son ensemble fonctionnait toujours selon une logique politique, la plupart des journaux produisant un discours partisan dans un état d'esprit militant.

3.3 Les raisons économiques

Les forces du marché ont joué un rôle plus important dans le développement de la presse anglo-américaine que française. Dès le début du 19e siècle aux Etats-Unis, dans le courant de la seconde moitié du siècle en Angleterre, les journaux ont acquis la capacité de tirer plus de la moitié de la totalité de leur revenu de la publicité, le reste étant assuré par les ventes (Norris, 1990, 49; Nevett, 1982, 71).

Ces revenus considérables permirent aux quotidiens anglais et américains de se distancer des formations politiques qui les subventionnaient et de gagner une indépendance indiscutable à leur égard. La concurrence entre les journaux, qui se battaient pour attirer les lecteurs, en fut stimulée. Cette rivalité commerciale contribua à constituer la presse anglaise et américaine en champ journalistique relativement autonome, l'incita à dépolitiser son discours et encouragea l'émergence de normes discursives proprement journalistiques.

A cet égard, le cas du *Times* est tout à fait exemplaire. Durant la première moitié du 19e siècle, ce journal était notoirement corrompu, et, comme les autres journaux, recevait d'importantes sommes d'argent du gouvernement (Aspinall, 1949). Dès les années 1850, son imposante distribution (38'000 exemplaires en 1850) et ses suppléments de petites annonces lui permirent de se passer des pots-de-vin du gouvernement. Sans plus attendre, il annonça que les tâches de l'Etat et du « quatrième pouvoir » étaient « constamment séparées, généralement indépendantes, et parfois diamétralement opposées ». Il décidait désormais de suivre l'exemple des « historiens » et entendait s'attacher à « découvrir la vérité » (*The Times*, 6 et 7 février 1852). Cette attitude annonçait une évolution générale de la presse anglaise, puisque trente années plus tard, tous les nouveaux journaux s'affichaient apolitiques, et un tiers du total se déclarait libre de tout lien politique (Lee, 1976, 229).

La situation n'était pas la même en France, où les revenus des journaux étaient beaucoup plus modestes. A quelques exceptions près, les ventes des journaux français étaient plus faibles que celles des quotidiens anglo-américains, et de surcroît ils vendaient beaucoup moins d'espace publicitaire. Par exemple, les revenus publicitaires du *Petit Parisien*, le mieux établi des journaux de la IIIe République, ne constituaient que 13,1 pour cent de son revenu annuel moyen entre 1879 et 1914 (Amaury, 1972, 472–476).

Ainsi, peu de journaux français étaient financièrement indépendants et beaucoup avaient besoin de l'argent du gouvernement, des partis politiques et des établissements financiers pour survivre. Le seul gouvernement français aurait dépensé jusqu'à deux millions de francs par année pour la presse entre 1871 et 1913 (Bellanger et al, 1972). Jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, beaucoup de gouvernements étrangers, souvent sollicités par les journalistes eux-mêmes, ont soutenu de la même façon la presse française.[9] Les effets de ce système de financement furent considérables sur la presse et le journalisme français.

Premièrement, les subventions politiques ne pouvaient que favoriser un discours à caractère partisan dans la presse française et retarder le développement de normes discursives journalistiques. La vénalité a également gêné le flux de l'information dans la presse française, qui était souvent payée pour se taire. Par exemple, tandis que les journaux anglais et américains en situation de concurrence établissaient à grand frais des correspondants permanents à Saint Petersbourg, Moscou et Odessa, les journaux français acceptaient dès les années 1880 les millions du gouvernement russe pour dissimuler au public français (notamment aux souscripteurs des bons du trésor russe) la gravité de la crise dans ce pays. Ainsi, cette vénalité a eu pour effet de retarder la formation d'un ethos journalistique basé sur des valeurs professionnelles telles que l'intégrité, la neutralité, et le devoir d'information. Aux Etats-Unis et en Angleterre, même si ces valeurs n'étaient que partiellement respectées, elles étaient souvent à l'origine d'ambitieux projets de presse et avaient accompagné l'élaboration d'une manière de voir la politique propre au champ journalistique : légèrement détachée, un peu cynique et superficiellement critique. Finalement, ce financement parallèle, en limitant la concurrence entre les journaux, a retardé la formation du champ journalistique en France. Aux Etats-Unis et en Angleterre, les luttes de concurrence entre les journaux ont été le moteur de la transformation de la presse en un champ relativement autonome. Elles ont forcé les propriétaires de journaux à s'adapter le mieux possible aux exigences du marché, et ce constant effort d'adaptation a entraîné le développement du champ journalistique selon ses lois propres. Ce mécanisme a été altéré en France, ce qui a eu pour effet de retarder l'autonomisation du champ journalistique et par là même l'histoire du journalisme dans ce pays.

9 Sur la vénalité de la presse française, voir également Martin, 1997, 159–170 et Delporte, 1999, 140–157.

4 Conclusion

Cet article a tenté de montrer que le journalisme est une invention relativement récente, qui date du 19e siècle. Il est faux de croire que la presse a toujours produit un discours à caractère journalistique. Il faut attendre pour cela que la presse se structure en un champ de production discursive et que, sous l'effet des lois de ce champ, les pratiques et stratégies discursives se transforment.

Il apparaît également que le journalisme est une invention anglo-américaine. Cela doit être souligné, car on a tendance à oublier que le journalisme a des racines anglo-américaines et même qu'il a une origine culturelle spécifique. Cela tient au fait que l'importation de pratiques discursives américaines, tels que le reportage et l'interview, est moins visible que l'importation de films et de séries télévisées. Il n'en reste pas moins, comme l'exemple de la France l'a montré, que le journalisme n'est devenu un genre discursif universel qu'après avoir modifié des habitudes locales différentes des pratiques journalistiques anglo-américaines.

Références bibliographiques

Amaury, F. (1972), *Histoire du plus grand quotidien de la IIIe République,* Le Petit Parisien, *1876–1944*, vol 1, Paris : PUF.

Aspinall, A. (1949), *Politics and the Press, c. 1780–1850*, London : Home and Van Thal.

Assouline, P. (1989), *Albert Londres*, Paris : Balland.

Barrillon, R. (1959), *Le Cas* Paris-Soir, Paris : Arman Colin.

Bellanger, C.; J. Godechot, P. Guiral et F. Terrou (1972), *Histoire générale de la presse française, vol. 3 : de 1871 à 1940*, Paris : PUF.

Chalaby, J. (1998), *The Invention of Journalism*, Basingstoke : Macmillan.

Choisel, F. (1980), La presse française face aux réformes de 1860, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 27, 374–390.

Collins, I. (1959), *The Government and the Newspaper Press in France, 1814–1881*, London : Oxford University Press.

Daudet, L. (1936), *Bréviaire du journalisme*, Paris : Gallimard.

Delporte, C. (1999), *Les journalistes en France*, Paris : Seuil.

Emery, E. et H. L. Smith (1954), *The Press and America*, New York : Prentice-Hall.

Faucher, L. (1836), La presse en Angleterre, *Revue des deux mondes*, 6/7, 679–696.

Ferenczi, T. (1993), *L'invention du journalisme en France*, Paris : Plon.

Golding, P. et P. Elliot (1979), *Making the News*, London : Longman.

Goodbody, J. (1988), The *Star* : Its Role in the Rise of New Journalism, in J. H. Wiener (ed.) *Papers for the Millions*, New York : Greenwood Press.

Grant, J. (1871), *The Newspaper Press*, vol. 2, London : Tinsley.

Hughes, H. (1940), *News and the Human Interest Story*, New York : Greenwood Press.

Koss, S. (1990), *The Rise and Fall of the Political Press in Britain*, London : Fontana Press.

Lee, A. J. (1976), *The Origins of the Popular Press in England, 1855–1914*, London : Croom Helm.

Le Garrec, E. (1982), *Séverine, une rebelle*, Paris : Seuil.

Loliée, F. (1902), L'opinion européenne sur la presse française, *Revue politique et littéraire*, 18, 23–26.

Loliée, F. (1903), L'opinion européenne sur la presse française, *Revue politique et littéraire*, 19/21, 23–25.

Manévy, R. (1955), *La presse de la IIIe République*, Paris : Foret.

Martin, M. (1997), *Médias et journalistes de la République*, Paris : Odile Jacob.

Mitterand, H. (1962), *Zola journaliste*, Paris : Armand Colin.

Montégut, E. (1856), Moeurs et caractères du journalisme américain d'après ses autobriographies, *Revue des deux mondes*, 26/3, 557–591.

Mott, F. L. (1962), *American Journalism*, New York : Macmillan.

Nevett, T. R. (1982), *Advertising in Britain*, London : Heinemann.

Norris, J. D. (1990), *Advertising and the Transformation of American Society, 1865–1920*, New York : Greenwood Press.

The Office of The Times (1939), *The History of* The Times, vol. 2, London : *The Times*.

Palmer, M. (1983), *Des petits journaux aux grandes agences*, Paris : Aubier.

Prevost-Paradol (1858), De la presse en France et en Angleterre, *Revue des deux mondes*, 28/13, 186–202.

Schudson, M. (1978), *Discovering the News*, New York : Basic Books.

Schudson, M. (1994), Question Authority : A History of the News Interview in : American Journalism, 1860s–1930s, *Media, Culture & Society*, 16/4, 565–587.

Schults, R. L. (1972), *Crusader in Babylon : W. T. Stead and the* Pall Mall Gazette, Lincoln : University of Nebraska Press.

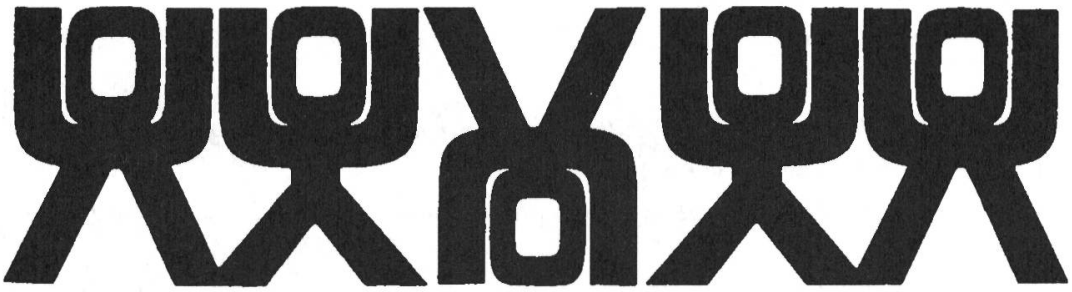
Stephens, M. (1988), *A History of News*, New York : Viking.

Tocqueville, A. de (1961), *La démocratie en Amérique*, vol. 2, Paris : Gallimard.

Tunstall, J. (1977), *The Media are American*, London : Constable.

Voyenne, B. (1985), *Les journalistes français*, Paris : CFPJ.

Wiener, J.H. (1969), *The War of the Unstamped*, Ithaca, NY : Cornell University Press.



UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Recherches Sociologiques, Vol. XXXII, 2001/2

La mort : perceptions et pratiques d'aujourd'hui

Sous la direction de Jean-Pierre Hiernaux et Olivier Servais

Jean-Pierre HIERNAUX, Olivier SERVAIS
"Renaissance de la mort" ou vitalité des recompositions symboliques et sociales

Recomposition de l'après-mort

Yves LAMBERT, *La renaissance des croyances liées à l'après-mort. Les évolutions en France et dans plusieurs pays européens*

Jean-Pierre HIERNAUX, Edmond LEGROS, Olivier SERVAIS, *Les symboliques de l'après-mort. Effets de génération, de stratification et d'affiliation*

Tony WALTER, Helen WATERHOUSE, *Une simple coquille. La mort et la réincarnation*

Hubert KNOBLAUCH, *Les expériences du seuil de la mort en Allemagne : la fin d'un déni*

Recomposition des pratiques

Olivier SERVAIS, Edmond LEGROS, Jean-Pierre HIERNAUX, *Les mutations des positions en matière d'euthanasie. Entre disposition de soi et respect d'autrui*

Jean-Hugues DÉCHAUX, *Un nouvel âge du mourir : "La mort en soi"*

Maria Clara SARAIVA, *Préparer la mort et mourir. Des deux côtés de l'océan : tradition et innovation*

Notes réflexives

Patrick BAUDRY, *Idéologie funéraire et pratiques ordinaires de deuil*

Étienne BOCQUET, *La Mort : entre subjectivité et transcendant. Des symboliques "en dialogue"*

À propos de livres

17,35 € / 700 BEF

ISBN 2-930207-14-0 ISSN 0771-677 X

ÉDITEUR : **Recherches Sociologiques, Collège Jacques Leclercq**
Place Montesquieu 1/10, B. 1348 Louvain-la-Neuve
Tél. 32 10 47 42 04 Fax 32 10 47 42 67 E. Mail : wery@anso.ucl.ac.be
Site Web : http://recsoc.anso.ucl.ac.be/recsoc